



HAL
open science

The Babee's Book, or a “ lytyl reporte ” of how young people should behave (1475)

Jérôme Thomas

► **To cite this version:**

Jérôme Thomas. The Babee's Book, or a “ lytyl reporte ” of how young people should behave (1475).
Apparence(s) : Histoire et culture du paraître, 2008, 2, s.p. 10.4000/apparences.643 . hal-02874241

HAL Id: hal-02874241

<https://hal.science/hal-02874241>

Submitted on 14 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License



Apparence(s)

2 | 2008
Varia

The Babees's Book, or a « lytyl reporte » of how young people should behave (1475)

Petit traité éducatif médiéval anglais des manières de table et autres courtoisies

Jérôme Thomas



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/apparences/643>

DOI : 10.4000/apparences.643

ISBN : 978-2-8218-0208-7

ISSN : 1954-3778

Éditeur

IRHiS-UMR 8529

Ce document vous est offert par Bibliothèque Interuniversitaire de Montpellier



Référence électronique

Jérôme Thomas, « The Babees's Book, or a « lytyl reporte » of how young people should behave (1475) », *Apparence(s)* [En ligne], 2 | 2008, mis en ligne le 28 août 2008, consulté le 14 décembre 2022.
URL : <http://journals.openedition.org/apparences/643> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/apparences.643>

Ce document a été généré automatiquement le 1 juillet 2021.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

The Babee's Book, or a « lytyl reporte » of how young people should behave (1475)

Petit traité éducatif médiéval anglais des manières de table et autres courtoisies

Jérôme Thomas

- 1 Les écrits didactiques sur les bonnes manières traversent tout le Moyen Âge et les récents travaux sur la signification de la courtoisie dans la société médiévale exhument un nombre très important de sources traitant du comportement social aussi bien dans les milieux cléricaux que dans les milieux séculiers¹. Les préceptes concernant la propreté, la sobriété dans les vêtements et le comportement, les rituels de la table, le respect dû aux supérieurs étaient déjà présents dans les règles monastiques et les écrits profanes depuis au moins le XII^e siècle. Les clercs, imprégnés de culture latine, produirent également des traités de morale et de bon comportement en puisant leur inspiration chez les auteurs de l'Antiquité et chez les Pères de l'Église, qui servirent de guides et d'exemples pour les laïcs.
- 2 Le christianisme influença durablement les comportements et la discipline des fidèles en prônant l'humilité, la charité dans chaque action. L'éducation des enfants est inséparable de la mission pastorale des clercs et de l'éthique qu'ils développèrent. L'apprentissage des bonnes manières aux enfants devait permettre de parfaire leur éducation chrétienne et de les préparer au Salut, but ultime des écrits ecclésiastiques rédigés par ces hommes d'église éclairés. Robert Grossetete, évêque de Lincoln, mort en 1253, en est un bon exemple. Célèbre pour ses bonnes manières, sa piété et son savoir, il reçut les fils de nobles lignages afin de les éduquer. Ses contemporains, étonnés qu'un homme issu du peuple puisse se comporter aussi courtoisement, véhiculèrent après sa mort de nombreuses histoires sur l'origine d'une telle éducation. Dans l'une d'elle, le roi Henri III lui demande comment, à cause d'une origine aussi modeste, il put acquérir ces bonnes manières. L'évêque lui répond : « En lisant les Écritures ! ». Il aurait pris exemple sur les personnages bibliques, modèles de prudence, de modestie, de chasteté

et parés de toutes les vertus en particulier David et Salomon. De même l'Ancien Testament aurait fourni matière au bon comportement notamment l'*Ecclesiasticus* dans lequel les bonnes manières à table sont abordées aux chapitres 31 et 32.

Traité de courtoisie et *Babee's book*

- 3 La littérature de courtoisie ou de civilité prend sa source dans l'Antiquité tardive. L'un des textes les plus connus, les *Disticha Catonis*, puise son inspiration chez un auteur latin, probablement du IV^e siècle, Dionysius Cato dont les maximes morales furent largement traduites, copiées, commentées, imitées pendant tout le Moyen Âge. Mais il faut attendre le XII^e siècle pour connaître les premiers véritables traités de courtoisie dans l'Europe médiévale. Deux des plus importants, œuvres de clercs, la *Disciplina Clericalis* de Pierre Alphonse (c. 1140), et le *De Institutione Novitiorum* d'Hugues de Saint Victor (c. 1141) dispensent des conseils généraux sur le comportement, le regard, la démarche, la parole, les gestes, les bonnes manières de table. Dans ces textes, l'influence de l'Église se mêle à celle des auteurs anciens et les deux sources d'inspiration s'imbriquent fortement. Par la suite, ces préceptes tant moraux que de bon comportement peu à peu se diffusent dans la sphère laïque, essentiellement aristocratique. John Garland, natif d'Oxford, qui vit dans la première moitié du XIII^e siècle, subit fortement l'influence de Dionysius Cato dans son ouvrage, le *Liber Facetus* encore étudié XVII^e siècle. Il s'inscrit dans un mouvement de fond initié sur le continent par l'Allemand Thomasin von Zerklare, qui rédige vers 1215 un traité intitulé *Der wälsche Gast* ou bien encore par l'italien Brunetto Latini, le maître de Dante, avec son *Tesoretto*.
- 4 Le premier livre de courtoisie connu et rédigé en Angleterre aux alentours de 1180 est l'*Urbanus Magnus* de Daniel de Beccles, un proche du roi Henri II². De nombreux poèmes écrits ensuite reprennent ce titre d'*urbanus* [qui a de bonnes manières]. Dans le même temps, un autre traité appelé *Facetus*, écrit probablement en France à la même époque en latin, est largement diffusé en Angleterre et ce, jusqu'au XVI^e siècle, à tel point que le mot *Facet* devient en anglais un terme général pour désigner les livres de courtoisie. Nous reviendrons sur ce point. Notons que les traités anglais subissent une forte influence française. De nombreux termes trouvent leur origine de l'autre côté de la Manche : *courtesy, villainy, nurture, dignity, etiquette, polite, gentillesse...* [courtoisie, vilénie, éducation, dignité, étiquette, politesse, gentillesse]. Cette prédominance s'explique naturellement par la conquête normande et la diffusion de la langue française, parlée couramment par l'aristocratie jusqu'à la fin du XIV^e siècle. À l'époque où est composé le *Babee's Book* [Traité à l'usage des jeunes enfants], le chroniqueur Commynes écrit que le roi d'Angleterre Edouard IV (1442-1483), rencontré en 1475, parle un très bon français et que Richard III (1452-1485) possède dans sa bibliothèque des ouvrages en français.
- 5 Les traités de courtoisie, au succès grandissant pendant tout le Bas Moyen Âge, et diffusés partout en Europe font une large place aux manières de la table, symboles forts du paraître et des apparences. Dès le XII^e siècle, la sociabilité conviviale autour du repas et le comportement à table sont mis en évidence et les textes commencent à développer des codes complexes de bonnes manières qui iront croissant. Bartholomew Glanville traite des manières de table dans un des chapitres de son *De Proprietatibus Rerum* [Sur la propriété des choses], aux alentours de 1180, et Robert Grossetete, évêque de Lincoln, déjà rencontré, rédige le poème *Stans Puer ad Mensam* [Le jeune garçon à table] vers 1253. Gilles de Rome, archevêque de Bourges, consacre aussi deux chapitres de son célèbre *De Regimine Principum* [Sur la gouvernance morale des Princes], écrit vers

1277-1280, à la manière de manger et de boire³. Ces œuvres rédigées en latin côtoient des ouvrages en français importés du continent ou bien produits sur place. L'un d'eux *Urbain le Courtois*, est connu par au moins cinq manuscrits. Un second, *Tretiz pur aprise de langage* [Traité pour apprendre la langue] écrit en français, vers 1307, est l'œuvre de Walter de Bibbesworth qui s'intéresse à l'art de bien se comporter à table. Toutes ces œuvres portent leur attention sur la propreté, les lois de l'hospitalité et le respect pour les supérieurs et les étrangers⁴. Leur intention pédagogique ressort clairement. L'idéal de courtoisie est toutefois aussi présent dans une littérature de divertissement, à l'adresse de l'aristocratie friande des exploits guerriers et amoureux de preux chevaliers et de belles dames. Les romans de chevalerie obtiennent un très grand succès et ils mêlent des épopées lyriques et grandioses à des conseils plus prosaïques sur les manières de table tel le *Roman de la Rose* (1269-1278) de Jean de Meun, diffusé dans toute l'Europe occidentale et traduit par Chaucer comme l'a démontré Jonathan Nicholls dans son étude sur le *Gawain Poet*⁵. Ce roman présente la pureté et la noblesse de la chevalerie au travers de la métaphore de la propreté physique et de l'honneur symbolisé par l'hospitalité.

- 6 Le foisonnement des textes montre l'importance accordée à la courtoisie dans la culture médiévale. Mais, aussi bien dans les romans que dans les ouvrages à caractère moral, les bonnes manières ne sont pas abordées systématiquement et totalement. Ce n'est qu'à partir du XV^e siècle, au moins en Angleterre, qu'un nouveau genre de littérature entièrement dévolu aux bonnes manières fait son apparition. Écrits en langue vulgaire, avec des mots simples et, des phrases courtes, ces ouvrages dénotent l'influence du modèle latin et de la tradition orale. Le *Stans Puer ad Mensam* [Le jeune garçon se tenant auprès de la table], attribué au poète Lydgate, *The Lytylle Childrenes Lytil Boke* [Court traité pour les jeunes enfants], de 1480 environ, *The Babee's Book* de 1475 environ sont rédigés dans un style très simple, en vers facilement mémorisables, de quelques centaines de lignes tout au plus, à l'adresse des jeunes pages nobles au service des maisons aristocratiques [Voir la traduction du texte publiée ci-dessous]. Mêlés à des exhortations morales de piété et d'humilité, les maximes donnent surtout des outils et des techniques pour bien se comporter. La principale préoccupation des auteurs concerne les manières de la table et le repas, moment central et rituel incontournable puisqu'il renforce les liens de la communauté et permet d'accueillir et d'intégrer les étrangers. Il symbolise également la magnificence de l'hôte, sa libéralité et son sens de l'hospitalité.
- 7 *The Babee's Book* étudié ici est un petit traité de 217 vers. C'est l'un des nombreux textes sur les bonnes manières écrit à cette époque en moyen anglais pour les enfants. La publication moderne de *The Babee's Book* date de 1868, grâce à l'édition de F. J. Furnivall dans la collection « Early English Text Society » sous le titre *Manners and Meals in Olden Time* [Manières et nourritures dans les temps anciens] qui englobe de nombreux textes en moyen anglais concernant la morale et les bonnes manières pour les jeunes enfants comme *The ABC of Aristotle, Urbanitatis* [L'ABC d'Aristote, Les bonnes manières] ou encore *Stans Puer ad Mensam*. Le *Babee's Book* nous renvoie « l'image vivante de la vie domestique de l'Angleterre médiévale » selon Edith Rickert et L. J. Naylor qui en donnent la traduction en anglais moderne⁶. Le grand nombre de poèmes indique la popularité de la littérature médiévale pour enfants. Au début du XX^e siècle, Edith Rickert publia ces textes en anglais moderne. Selon cet auteur, le traité s'adresse aux jeunes princes et ce poème fut probablement écrit au moment où Edouard V et Richard d'York étaient encore enfants. Ce traité fut découvert dans le MS Harleian 5086, fol.

8690. Il est probable qu'il soit beaucoup plus ancien car l'auteur traduit un texte en latin sans doute déjà connu et édité. L'auteur est inconnu. On peut conjecturer que la main qui tint la plume fut celle d'un tuteur ecclésiastique dont le rôle était d'apprendre aux enfants de la noblesse les bonnes manières. Le poème est rédigé en *rhyme royal*, c'est-à-dire en strophe de sept vers chacune dont l'« inventeur » semble être Chaucer dans *Troilus et Criseyde* et dans certaines histoires de ses *Canterbury Tales*. Cette forme de rime est couramment utilisée au XV^e siècle. C'est pourquoi la *rhyme royal* est présente dans ce traité : elle renforce le poids d'un sujet pris très au sérieux par son auteur en faisant directement appel à l'autorité de Chaucer par l'intermédiaire de cette versification.

À qui s'adresse ce petit traité de courtoisie ?

- 8 Le traité s'adresse aux « enfants », c'est-à-dire aux jeunes capables de servir à table et non aux hommes d'âge mûr et expérimentés dans le gouvernement, l'éducation et l'honnêteté (vv. 22-23). L'auteur utilise des métaphores poétiques pour démontrer qu'ils n'ont pas besoin de cet apprentissage : « Pourquoi ajouter des remords pour l'Enfer / De la joie pour le Paradis ou de l'eau dans la mer / Ou de la chaleur dans un feu déjà chaud ? » (vv. 24-26). Rickert suggère que le mot *baby* correspond à l'espagnol *menino*, et signifie les jeunes hommes de bonne famille. En tout état de cause, ce poème s'adresse aux jeunes nobles qui, dès l'âge de 8-9 ans, étaient envoyés dans les cours princières pour parfaire leur éducation⁷. Le *Babee's Book* appartient sans aucun doute à la littérature pour enfants⁸. Ici l'auteur s'adresse aux *yonge Babees* [jeunes enfants] (v. 15), aux *swete children* [tendres enfants] (v. 36), aux *Bele Babees* [beaux enfants] (v. 57) de sang royal (*Bloode Royalle*) (v. 15) qui détiennent bien souvent le titre d'écuyer (*henchman*). Seuls ces enfants de haute lignée, pleins de grâce, de charme et de grandes compétences (v. 16) sont à même d'assimiler ces préceptes rédigés de manière simple même si certains mots paraissent plus compliqués comme *frustuous* (v. 36) ou *compendious* (v. 74). Mais s'ils ne comprennent pas ceux-ci, ils demanderont leur signification et une fois compris, les réciteront pour bien les garder à l'esprit et devenir des hommes sages (vv. 37-39).
- 9 L'utilisation de rimes et la rédaction en mètre (v. 41) permettait à l'enfant de mémoriser et d'apprendre plus facilement le texte : « Ainsi rédigés, les vers sont plus faciles à apprendre » (v. 42), mais le choix des *rhyme royal* démontre qu'il s'adresse à des enfants de la haute noblesse. Au cours de leur apprentissage, ils s'initiaient au chant, à la musique, aux exercices guerriers, aux bonnes manières et, à la courtoisie. Ici le jeune noble appartient sans doute à la cour du roi Edouard IV, où non seulement des tuteurs leur apprennent à lire, écrire, parler le français et le latin, mais les familiarisent également avec le gouvernement en leur montrant comment se créer des fidélités⁹. L'auteur met en parallèle la souveraine beauté de la vertu et l'éducation (vv. 20-21). On y perçoit l'influence des *Disticha Catonis* à propos de la bienséance et de la bonne conduite de la vie permettant d'accéder à la sagesse, à la vertu et au bon gouvernement de soi, choses les plus utiles au monde (v. 10). La bonne éducation induit tout d'abord de connaître les règles du bon comportement dans un domaine bien précis, celui de la table et du repas, lieu de la sociabilité par excellence où les convives doivent montrer toutes leurs qualités de gentilhommes par un comportement agréable, charmant et affable (vv. 44-48).
- 10 Ce petit traité se compose de deux parties. La première (vv. 1-56), en quelque sorte le prologue, englobe donc 8 strophes soit 42 vers sur 217, ce qui est relativement

important. Cette longue présentation tend à montrer la difficulté d'un tel travail et son importance. L'éducation des jeunes nobles requiert patience, humilité, maîtrise des savoirs et des techniques d'apprentissage.

- 11 L'auteur anonyme explique sa démarche et les grandes difficultés qu'il rencontra pour composer le poème. Bien que ce travail soit ardu, il ne peut se dérober ou bien le refuser (vv.11-12). Il donne des éclaircissements sur le but de son propos, apprendre la courtoisie et la vertu, la pratique et l'éducation (vv. 6, 9, 20, 28) mais il avance prudemment en posant des garde-fous. Il semble se protéger contre des critiques futures en justifiant son travail et les limites que lui impose un tel effort. Il n'écrira que des choses en rapport avec le sujet (vv. 13-14), et n'a pas l'intention de réprimander qui que ce soit (v. 29), mais seulement de corriger les fautes (v. 31). L'auteur fait preuve d'humilité — il offre de modestes commentaires (v. 7) — comme de prudence : il ne jugera personne et souhaite seulement que son livre plaise et donne des facilités dans l'apprentissage (vv. 32-35). Dans l'avant-dernière strophe, il revient sur son travail en souhaitant que les lecteurs se réjouiront de cette œuvre et qu'ils la complèteront s'ils la jugent insuffisante, ou bien qu'ils couperont des passages s'ils estiment que ce traité est trop long (vv. 204-207). De toute manière, « le temps fera son œuvre » note-t-il fataliste (v. 208).
- 12 L'auteur place son traité sous la patronage et la protection de Dieu et lui demande de l'aider dans son entreprise (vv. 3-4) ainsi qu'à sa mère, Marie (v. 49) dont le culte se développe en Europe occidentale en particulier au XIII^e siècle, considéré comme le siècle de la Vierge, sous l'impulsion de saint Bernard. La religion est présente tout au long du repas, mais curieusement celui-ci ne semble pas commencer par le *Benedicite* ou, à tout le moins, il n'est pas mentionné. Par contre, il s'achève par la récitation des Grâces (vv. 133 et 198). Les plaisirs terrestres ne doivent pas faire oublier Dieu et les siens. Nous connaissons peu les sentiments religieux des jeunes nobles avant le XV^e siècle, et les quelques témoignages existants sont essentiellement indirects. Sir Thomas Elyot décrit comment certains enfants jouent quotidiennement, dans les maisonnes aristocratiques, en tenant dans leurs mains des images pieuses, tout en remuant les lèvres comme s'ils priaient alors que d'autres chantent comme s'ils étaient en procession. L'évêque de Rochester, Thomas Brinton, remarque en 1375 que la plupart des fils de la noblesse, lorsqu'ils sont encore enfants et sous la tutelle de maîtres, prient régulièrement et ont conscience des vices et des péchés, mais qu'une fois adultes ils dorment à la messe et oublient leurs obligations de chrétiens¹⁰.
- 13 Un autre personnage féminin reçoit l'imploration angoissée de l'auteur. Le *Babee's Book*, œuvre de morale et de bonnes manières, appartient à la littérature médiévale de courtoisie connue sous le nom de *Facetus*. Le lien entre le poème et cette littérature apparaît dans la seconde strophe, où l'auteur fait allusion au *Facetus* (v. 8). Puis la huitième strophe commence par une invocation à l'adresse de Dame *Facetia* (v. 50), personnification féminine du mythique *Facetus* et mère de toutes les vertus (v. 53). Elle est invoquée pour prendre pitié (*rewe*) (v. 54) de l'ignorance du poète (*vnkunnyng*) (v. 54) et guider sa plume en apportant son secours (v. 51). Edith Rickert suggère que cette féminisation de *Facetus* est due au fait que la courtoisie est assimilée à la femme. Mary Brentano indique que le premier poème médiéval en latin concernant les manières était désigné par *Doctrina magistri Joannis Facet* [Le *Facet* qui exprime la connaissance de Maître Jean]¹¹. Le mot *Facet*, à partir du XII^e siècle, devint le modèle de tous les écrits concernant le comportement, aussi bien en latin que dans les langues vulgaires

d'Europe. Les *Faceti* n'étaient pas rédigés à l'attention des chevaliers expérimentés, mais pour les jeunes pages ou les écoliers. Les *Faceti* furent précédés par les *Distichas Catonis*, somme d'aphorismes sur le comportement en général. Très populaires dans l'Angleterre anglo-saxonne, les *Disticha Catonis* furent ajoutés aux recueils de proverbes¹².

- 14 Les *Faceti* inaugurent la série des poèmes courtois dans la littérature européenne médiévale, mais sur un mode plus lâche que les *Disticha Catonis*. Ils sont plus sommaires bien que l'honneur y trouve une grande place : le texte rappelle aux lecteurs qu'une bonne ou une mauvaise attitude en public provoque inmanquablement une réaction. L'auteur souligne bien que si les jeunes lecteurs s'abstiennent de parler à tort et à travers, cela leur donnera bonne renommée (v. 112) et ils en seront remerciés « grâce à [leur] bonté et à [leur] bon comportement » (vv. 187-188). Son but est de former des hommes sages (v. 126), sensibles à la courtoisie et à la bonté (v. 181), jouissant d'une bonne réputation (v. 187) grâce à leur bon comportement (v. 188). Ainsi ils gagneront en vertu (v. 189).
- 15 La seconde partie (vv. 57-217) aborde le thème central du poème : le bon comportement à table où l'auteur énonce les règles de la bonne tenue, thème de composition très répandu à la fin du Moyen Âge¹³. La table est un espace où, comme le précise Daniela Romagnoli, « se rencontrent le corps et l'âme, la matière et l'esprit, l'extériorité de l'étiquette et l'intériorité de l'éthique... Il s'agit à la fois de contrôler et de brider la gestualité, les mouvements du corps, et de surveiller et guider les mouvements de l'esprit, et ce, dans le but éthique et social qu'exigent les circonstances »¹⁴. Le corps du jeune convive se trouve pris dans un réseau très dense d'interrelations et il doit s'adapter aux circonstances sans choquer ni dérapier. Le moment du repas est pour lui un lieu d'initiation et d'intégration dans la sphère des adultes par l'apprentissage de codes très précis. Les désordres de toutes sortes sont bannis et laissent place à une meilleure gestion des rapports sociaux. Le corps discipliné se rend prévisible à travers la mise au régime, par la discipline qu'il s'applique à lui-même¹⁵. Ne pas manger comme un rustre, se tenir droit et digne, converser agréablement en évitant les sarcasmes et une trop grande loquacité : tout cela forme un corpus de normes impératives et indépassables. Ne pas se comporter comme les paysans (v. 176), telle semble être la finalité de l'apprentissage. En se plaçant d'un point de vue sociologique, la table est un lieu symbolique d'échanges et de mise en scène de soi¹⁶. Le convive doit savoir dans quel genre d'interactions il va évoluer et connaître les règles dans lesquelles il prendra place. *A contrario*, ignorer les normes et le sens de l'espace place le mangeur dans une situation difficile, de gêne, voire de moquerie, et il risque de perdre la face.

Les techniques de la tablePropreté

- 16 « C'est une table presque nue que les convives trouvent en effet à leur arrivée » note Bruno Laurioux¹⁷. Les ustensiles de table sont peu nombreux lors des repas, mis à part une nappe qui transforme miraculeusement une planche de bois en table, des tranchoirs —planchettes de bois ou de métal selon le rang des invités — sur lesquels sont déposées des tranches de pain rassis, quelques salières, des cuillers. Il n'existe pas d'instruments personnels, mis à part le couteau que l'invité apporte avec lui. Il n'y a pas verre individuel et les invités boivent au même hanap. Les pièces de vaisselle de qualité mentionnées dans les inventaires princiers sont réservées au maître de maison ou bien sont plus sûrement exposées au regard de tous pour la plus grande gloire et l'orgueil de l'hôte¹⁸. Le potage se mange directement dans le plat avec une cuillère sans

doute fournie ici par l'hôte (vv. 143-144). Elle sert essentiellement à déguster les aliments liquides ou semi-solides. C'est pourquoi les conseils portant sur la propreté des mains, de la bouche, des couteaux sont si nombreux et rappelés tout au long du poème. Les conditions du repas imposent des règles où le partage de la nourriture est la norme. À cette époque, on se lave les mains à table, aussi l'enfant doit-il apporter l'eau dans une bassine devant le seigneur pour que celui-ci puisse le faire avant le repas. L'hospitalité recommande d'offrir l'eau deux fois, en début et en fin de repas, et de changer les serviettes au moins une fois. Quand le seigneur s'apprête à déjeuner, il faut être prêt à lui apporter de l'eau claire. Pendant que l'un verse le liquide, un second tient la serviette du seigneur jusqu'à ce qu'il ait terminé (vv. 130-131). Il ne faut pas oublier d'être toujours prêt à le servir avec des mains propres (v. 135). À la fin du repas, après s'être lavés de nouveau les mains (v. 93), certains iront quérir un vase d'eau pour le maître et le verseront sur ses mains pendant que d'autres apporteront de nouveau des serviettes pour qu'il s'essuie (vv. 199-200).

- 17 Pour manger, le convive utilise un tranchoir (*trencher* en anglais) ou tailloir qui absorbe le jus des aliments et sur lequel on pose la viande. À la fin du repas, cette tranche est mangée par le convive ou bien donnée aux domestiques de la maisonnée. L'enfant doit tout d'abord poser un tranchoir devant lui (v. 142) et toujours s'assurer que celui-ci est le plus propre possible, particulièrement au moment de manger le fromage (v. 183). L'enfant doit également faire en sorte que son couteau soit toujours propre et bien tranchant (vv. 137 et 184). Pour cela une pierre à aiguiser est souvent à disposition à l'entrée de la salle à manger.
- 18 Les conseils les plus importants portent sur la manière de boire puisque l'on partage le verre avec son voisin. En aucune façon, il ne faut salir la coupe, prévient l'auteur (v. 152). Pour ce faire, il faut s'essuyer la bouche avec une serviette avant de boire, garder les mains propres pour qu'en aucune façon elles ne salissent le verre, afin de ne pas dégoûter ses commensaux par une telle attitude (vv. 155-158). L'échange des verres crée un lien et instaure une relation de confiance entre les convives. C'est une marque de respect. Voilà pourquoi il est inutile d'heurter son voisin et de lui nuire par une hygiène déplorable.

Rapport hiérarchique

- 19 Toutes ces prescriptions relatives à la courtoisie sont celle d'une société où dominent les rapports de force et les relations verticales. L'obligé doit toujours montrer sa déférence envers les supérieurs et se soumettre sans restriction à la volonté du seigneur des lieux. Il entre tout d'abord dans la demeure en adressant à tous cette formule de politesse « Dieu vous garde » accompagnée d'un grand salut et ceci humblement. L'entrée doit se faire d'un bon pas et non brusquement, puis l'invité se découvre la tête et met un genou à terre en signe d'humilité et de soumission (vv. 58-63). Il faut attendre l'ordre de l'hôte pour s'asseoir (v. 78-79, 96-97, 134) et ne pas se quereller avec un autre pour obtenir une place (v. 98), ne pas s'appuyer contre un poteau et ne toucher à rien qui n'appartienne à la maison (vv. 82-84). L'honnêteté commande de laisser sa place de son plein gré lorsqu'une personne plus importante entre et de ne pas lui tourner le dos, à moins d'être suffisamment éloigné d'elle (vv. 87-91). Il est par ailleurs nécessaire d'accomplir tout ce que commande le maître pour lui plaire. Qu'il s'agisse d'aller chercher à boire, d'apporter des lampes quand le moment est venu, il faut être prêt et agir promptement (vv. 113-115). Et si le maître offre sa coupe pour boire, la courtoisie impose de la prendre gracieusement des deux

mains, de boire puis de la lui rendre sans la donner à personne d'autre, car ainsi se comporte un homme sage (vv. 120-126). Face aux étrangers, on recommande de leur proposer la meilleure part quand des plats savoureux sont apportés sur la table. Il n'est pas poli de les garder pour soi et de ne rien accorder aux autres (vv. 169-175).

Manière de manger

- 20 C'est là le point central développé par l'auteur. C'est autour de la façon de manger que s'organise tout le traité et toutes les prescriptions. Le contrôle de la gestuelle, le rapport à la nourriture et à la boisson indique le rang social du convive et sa capacité à démontrer aux autres invités ainsi qu'au maître des lieux sa connaissance des règles de bonne conduite, signe de haute vertu, d'honnêteté des mœurs et d'honorabilité. La sociabilité se manifeste par l'aptitude à savoir manger avec les autres sans les gêner ni leur nuire. Dans la vie collective du Moyen Âge, le repas festif, le banquet, acquiert une signification symbolique forte en tant que centre de la vie sociale. Quelques notions en ressortent : le don réciproque, le processus d'intégration, la convivialité, l'exaltation des valeurs collectives, ou encore la cohésion du groupe. L'auteur décrit donc comment les enfants, dans la maison, doivent se comporter quand ils sont à table (vv. 45-46).
- 21 Trois types d'attitudes marquent la distance sociale et le refus de gêner autrui quand l'homme courtois se retrouve entouré d'inconnus ou d'amis : se toucher soi-même, le contact avec des objets et ne pas gêner l'autre. Le contrôle des gestes est impératif tout au long des agapes. En ce qui concerne le premier point, l'auteur répète de ne pas remuer les mains, les pieds et la tête (v. 80), d'éviter de se gratter le nez, les dents, les narines (v. 150). Le second point insiste sur le fait de ne pas s'accouder à la table (v. 146), de ne pas secouer la tête au-dessus du plat sans doute pour éviter que des cheveux ou des saletés ne tombent dedans (v. 148), de ne pas boire la bouche pleine (v. 149) sinon l'on dérange ceux qui boivent à côté, de ne pas tremper la viande dans le saloir (v. 159), de ne pas laisser la cuillère dans le plat (v. 145), de ne pas prendre la nourriture avec les doigts (v. 163). Enfin, le troisième point, insiste sur le fait de ne pas gêner les autres convives par des bruits intempestifs, de ne pas faire de bruit avec sa langue (v. 186), de manger le potage sans faire de bruit (v. 144), et de ne pas avoir de morceaux en bouche quand on répond (vv. 153-154). Une telle attitude ne peut que dégoûter, gêner et écœurer les voisins. Le respect impose un minimum d'hygiène et de bienséance.
- 22 Enfin, une attitude symbolise par dessus tout la convivialité du repas et distingue réellement le noble du rustre. Ce moment de partage n'a pas pour finalité première, contrairement à ce que l'on pourrait croire, de conduire à des excès de table ! La goinfrerie, péché capital, l'excessive consommation d'aliments de toutes sortes, et la beuverie sont condamnées. Les plats doivent, certes, contenter les besoins physiologiques, mais l'important est ailleurs. La courtoisie impose que l'on goûte à tous les plats, mais il ne faut jamais redemander un met renvoyé en cuisine (vv. 164-168). Agir ainsi renvoie à l'image des paysans qui, à cause de leur appétit, ne se soucient pas des autres et mettent en pièce tout ce qu'ils mangent (vv. 176-179). L'homme civilisé mange moins par faim, et pour satisfaire les besoins élémentaires du corps, surtout pendant les repas festifs, que pour créer des moments de grande convivialité. La satisfaction des besoins du corps importe moins que la tempérance et la mesure qui incitent à la maîtrise de soi, à la répression de ses instincts¹⁹. L'homme doit se distinguer des rustres sans culture, assimilés à des bêtes sauvages et proches de l'animalité. Aussi doit-il réprimer ses pulsions et se retenir²⁰.

Parole

- 23 La maîtrise de la parole est un conseil qui relève autant de la prudence que de la civilité. Pour ne pas ennuyer un homme sage, il faut parler judicieusement et ne dire que des choses intéressantes, exprimer ses idées doucement, clairement sans faire de trop longues phrases car un trop long discours peut nuire à sa compréhension et indisposer celui qui écoute (vv. 71-76). Dans ce cas, il est préférable de s'abstenir de les prononcer (v. 77). Le silence vaut mieux que des paroles désobligeantes ou grossières. La parole doit être, par contre, pleine d'humilité, joyeuse et divertissante (vv. 101) et l'on doit s'abstenir de dire des choses blessantes (v. 102, 195), de raconter des histoires graveleuses (v. 99), d'être méprisant envers ses voisins (v. 100) ou bien encore de rire aux éclats (vv. 94, 195), de plaisanter (v. 95, 195) ou de commettre d'autres insolences. En effet, se moquer d'autrui, le tourner en ridicule ou bien prononcer des paroles agressives comme si on était prêt à se battre (v. 102) est source de discorde et de tension et il faut bien faire attention à qui l'on s'adresse et dans quelles circonstances (vv. 66, 86, 95). Mieux vaut réfléchir avant de prendre la parole et de dire n'importe quoi. Afin d'éviter la médisance et pour ne pas paraître indiscret, il est impératif de se retirer quand le maître de la maison engage une conversation avec une dame ou un seigneur. Il est inutile et fort discourtois de se mêler des affaires des autres sans y être invité. Mieux vaut être toujours prêt à leur rendre service à tout moment (vv. 106-112). La parole est à mettre également en relation avec la gestuelle et l'apparence physique. Lorsqu'un haut personnage vous parle, il faut le regarder franchement dans les yeux et l'écouter avec attention. Plutôt que de laisser vagabonder son regard dans la pièce, il est préférable d'acquiescer à ce qu'il dit en gardant un visage joyeux et l'esprit attentif (vv. 64-70) comme l'enseigne Caton. De même, celui qui écoute doit rester droit comme une pierre (v. 86).
- 24 Dès le haut Moyen Âge, les docteurs de l'Église recensent vingt-deux péchés de langue dont l'injure, la querelle, les propos oiseux, l'obscénité, les propos semant la discorde, les racontars. La règle de saint Benoît par exemple recommande la taciturnité ou « retenue dans la parole ». Le chapitre VI stipule que « s'il appartient au maître de parler et d'enseigner, il sied au disciple de se taire et d'écouter... En conséquence, s'il faut adresser quelque requête au supérieur, on le fera en toute humilité, soumission et respect. Quant aux bouffonneries, aux paroles oiseuses et qui portent à rire, nous les bannissons pour jamais et en tout lieu, et nous ne permettons pas au disciple d'ouvrir la bouche pour de tels propos »²¹. Dans la même optique et à quelques siècles de distance, au début du XIV^e siècle en France, l'auteur du traité *Les diz et proverbes des sages*²² met en garde les lecteurs contre tout ce qui peut sortir de la bouche car selon lui le pire morceau de la bête (c'est-à-dire l'Homme) est la langue dont tout le mal vient. En maîtrisant son langage, on se valorise et l'on renvoie aux autres l'image d'une personne courtoise et vertueuse, calme et réfléchie.
- 25 Pendant le règne des Tudor en Angleterre, l'enseignement de la courtoisie est considéré comme une part très importante de l'éducation des jeunes enfants de l'aristocratie envoyés servir dans les maisons des plus puissants seigneurs du royaume. C'est également à cette époque que commence à se développer une littérature courtoise écrite spécifiquement en anglais. Celle-ci permet de se plonger dans l'univers quotidien de la noblesse anglo-saxonne. Barbara Correll indique que l'étude d'une telle littérature nous donne la possibilité de pénétrer le mode de construction de la masculinité dans une période charnière²³. Elle transforme le corps et le modèle grâce à la courtoisie et à de nouvelles normes de comportement. En effet, selon Nicholas Orme, la période

médiévale produit « des œuvres adressées spécifiquement aux jeunes, des œuvres que pouvaient utiliser aussi bien les adultes que les enfants, et des œuvres adressées aux adultes qui atteignaient les jeunes par chance ou officieusement »²⁴. L'urbanité, la politesse, tous ces mots légués par l'Antiquité que le Moyen Âge regroupe sous le terme plus large de courtoisie, ont en effet pour objectif de dresser, de former et d'inculquer aux enfants, et ce dès leur plus jeune âge, les nouvelles normes nées dans le cloître de Saint-Victor ou bien dans les cours princières.

- 26 N'oublions pas que la société médiévale est une société du paraître et la première apparence est bien celle du corps. Il faut en réfréner les manifestations extérieures considérées comme mauvaises. Retenue et maîtrise de soi relèvent des liens entre pulsions, émotions et structures sociales. Il faut contrôler ses passions, dissimuler ses réactions affectives. Alors le gouvernement du corps s'intensifie et la retenue s'impose. Le respect de l'autre, la pacification des relations sociales, le bien-être des individus exigent un contrôle vigilant de soi-même. Il devient dangereux de laisser parler son corps, d'exprimer ses sentiments d'où la proscription de certaines postures et attitudes. Il faut posséder son corps et en devenir le gardien pour connaître ses limites et se contenir. Ainsi, l'individu se discipline et se règle lui-même, se soustrait aux impulsions des sentiments et se soumet au final à la raison. Il peut mieux respecter les autres dans l'espace social.
- 27 Le corps devient donc une surface lisse offerte au regard des autres, un bel ornement paré, chamarré, contrôlé, embelli, un objet qui renvoie l'image que nous voulons projeter de nous-même. C'est le corps-miroir de Bourdieu, première étape vers le corps dominant²⁵. Progressivement, les gestes retenus c'est-à-dire la *modestia* symbolisée par la mesure et le juste milieu, la *temperantia*, cette vertu nommée par Aristote à côté du courage et de la justice dans le Livre II de l'*Éthique à Nicomaque*²⁶, commencent à investir graduellement les discours liés au savoir-vivre, à la civilité, mais également à l'éducation au paraître et à la mise en scène de soi. Le repas, et essentiellement le repas festif, participe activement à cette construction d'un nouveau corps et offre l'image d'une société en perpétuelle représentation. Et nous pouvons affirmer à l'instar de Jacques Le Goff : « L'alimentation est la première occasion pour les couches dominantes de la société de manifester leur supériorité dans ce domaine essentiel du paraître... et la table médiévale est aussi l'occasion de manifester et de fixer l'étiquette »²⁷.
- 28 Ces traités éducatifs médiévaux destinés aux enfants inspireront l'humaniste Érasme de Rotterdam qui sera le premier, au XVI^e siècle, en 1530 précisément, à consacrer entièrement un ouvrage à la civilité puérile²⁸. D'autres suivront, et la littérature des traités d'éducation à l'usage des jeunes gens, en particulier Castiglione et son *Livre du courtisan*²⁹ ou encore le *Galateo* de Giovanni Della Casa³⁰, foisonnera tout au long de la Renaissance. Cette tradition sera encore perpétuée par Jean-Baptiste de La Salle, qui, au XVII^e siècle, composera un célèbre *Les règles de la bienséance et de la civilité chrétienne*³¹, toujours édité au XIX^e siècle. Aujourd'hui, « bienséance » et « civilité » apparaissent comme des termes désuets et ont pratiquement disparu du vocabulaire courant. Et Jean-Pierre Seguin de conclure que de nos jours on « suggère plus que l'on ne commande un comportement extérieur qui soit aimable, qui facilite et rend plus agréable la vie de chacun et de tous. On redoute la référence à des règles trop précises et l'on ne croit guère à leur valeur universelle »³².

ANNEXES

NOTES

- 1.. Pour les études les plus récentes concernant les liens entre la littérature courtoise et l'éducation, voir Nicholas Orme, *From Childhood to Chivalry : The Education of the English Kings and Aristocracy 1066-1530*, Londres, Methuen, 1984, p. 136-141 ; Jonathan Nicholls, *The Matter of Courtesy : Medieval Courtesy Books and the Gawain-Poet*, Londres, 1983, p. 22-44 (sur les rapports entre la courtoisie et les ordres religieux), p. 57-74 (sur les textes, tels que les *Disticha*, utilisés pour l'éducation).
- 2.. *Urbanus Magnus Danielis Becclesiensis*, Josiah Gilbert Smyly (éd.), Dublin, Dublin University Press Series, 1939.
- 3.. On a recensé plus de 300 manuscrits en latin de ce miroir des princes, largement diffusé en Europe occidentale, et consacré à la philosophie d'Aristote commentée sous l'autorité de Thomas d'Aquin.
- 4.. L'hospitalité permet de montrer les largesses de l'hôte et de consolider sa réputation. Le seigneur peut ainsi donner satisfaction à ses vassaux, traiter d'égal à égal avec les supérieurs, renforcer son pouvoir et forger des relations pacifiques. Cf. l'article sur l'hospitalité en Angleterre de Julie Kerr, « The Open Door : Hospitality and Honour in Twelfth/Early Thirteenth-Century England », *History*, vol. 87, n° 287, juillet 2002, p. 322-335.
- 5.. Jonathan Nicholls, *The Matter of Courtesy...* op. cit., p. 85-102.
- 6.. Edith Rickert et L. J. Naylor, *Babee's Book. Medieval Manners for the Young*, Cambridge, In parentheses Publications, 2000, p. I. (1^{er} éd. en 1966). Cet ouvrage reprend, en anglais moderne, les textes édités en 1868 par Frederick J. Furnivall voir la note 9.
- 7.. Voir Shulamith Shahar, *Childhood in the Middle Ages*, New York, Routledge, 1989, en particulier le chap. 10, p. 209-224.
- 8.. Philippe Ariès affirme que dans la société médiévale, l'idée d'enfance n'existe pas et que le Moyen Âge serait indifférent aux enfants. Ils étaient considérés comme des « adultes miniatures ». De nombreux auteurs des XIX^e et XX^e siècles considéraient la littérature médiévale à l'usage des enfants comme peu intéressante, naïve, sans véritable intérêt. Pourtant, cette littérature enseigne les normes sociales et les valeurs positives du groupe dominant. Elle exprime et met en relief les attitudes sociales à mettre en œuvre. Le *Babee's Book* est un exemple de la tradition latine du *Facetus* qui doit inculquer les comportements propres à ceux des jeunes qui servent dans les maisons aristocratiques.
- 9.. La *Vita S. Thomae* écrite au début du règne d'Henri II (vers 1154-1162) relate les faits suivants : « Les nobles du royaume d'Angleterre et des royaumes voisins avaient l'habitude d'envoyer leurs fils servir le chancelier (Thomas Becket) qui les rendait honorables et savants ; et quand ils étaient armés chevaliers, il les renvoyait avec honneur chez leur père et dans leur famille : il en gardait certains. Le roi, lui-même, son maître, lui confiait son fils, l'héritier du trône, pour l'éduquer ; et il avait avec lui, ainsi que de nombreux fils de nobles du même âge, sa propre suite, des maîtres et des serviteurs ainsi qu'il convient à son rang ». *Vita S. Thomae Cantuariensis Archiepiscopi et martyris*, John Allen Giles (éd.), Londres, Whittaker et socios, 1846, p. 189, 190, cité par

Frederick J. Furnivall, *Manners and Meals in Olden Time. The babee's book. Aristotle's A B C, Urbanitatis, Stans puer ad mensam, The lytille childrenes lytil boke, the bokes of nurture of Hugh Rhodes and John Russell, Wynkyn de Worde's Boke of keruyng, The booke of demeanor, The boke of curtasye, Seager's Schoole of vertue, &c. &c. with some French and Latin poems on like subjects, and some forewords on education in early England*, Londres, Early English Text Society, 1868, p. VI.

10.. Nicholas Orme, *op. cit.*, p. 132-33.

11.. Mary Theresa Brentano, *Relationship of the Latin Facetus Literature to the Medieval English Courtesy Poems*, Lawrence, University of Kansas Press, 1935, p. 2.

12.. *Ibid.*, p. 38.

13.. Voir en particulier Stefan Glixelli, « Les contenance de table », *Romania*, n° 47, 1921, p. 1-40 pour des poèmes latins traduits en français et l'étude de H. R. Parsons, « Anglo-Norman books of courtesy and nurture », *Publications of the Modern Language Association of America*, n° 44, 1929, p. 383-455 concernant des poèmes en anglais.

14.. Daniela Romagnoli, « *Guarda no sii vilan* : les bonnes manières à table », dans *Histoire de l'alimentation*, Jean-Louis Flandin et Massimo Montanari (dir.), Paris, Fayard, 1996, p. 511-523, ici p. 512.

15.. Le théoricien du corps discipliné est Michel Foucault qui a formulé son projet comme l'étude de « l'interface entre les technologies de domination de soi et celles de domination des autres » et donc l'idée qu'une théorie de la domination doit commencer avec celle du corps se dominant lui-même. C'est l'idée que la domination corporelle n'est pas imposée par une société abstraite mais que seuls les corps peuvent imposer quelque chose aux autres corps, et cela dépend souvent de ce que les corps se font à eux-mêmes. La domination chez Foucault dépend des « jeux de vérité » qui sont des « techniques spécifiques que les hommes utilisent pour se comprendre ». Dans son livre *Surveiller et punir* [1975], les corps sont contraints à travers des disciplines.

16.. Voir Erving Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Minuit, 1973, 2 vol. Goffman s'intéresse à la présentation de soi. Selon lui, l'individu endosse un rôle afin de jouer son personnage dans la société. En l'endossant, il doit respecter les rôles que jouent les autres individus, faute de quoi la mise en scène de la relation sociale est impossible. L'individu évolue comme sur une scène de théâtre où se produisent des interactions à travers lesquelles les individus se reconnaissent mutuellement et en permanence comme des êtres sociaux.

17.. Bruno Laurioux, « Les repas en France et en Angleterre aux XIV^e et XV^e siècles », dans *Tables d'hier, tables d'ailleurs*, dans Jean-Louis Flandrin et Jane Cobbi (dir.), Paris, Odile Jacob, 1999, p. 106.

18.. Françoise Robin, « Le luxe de la table dans les cours princières (1360-1480) », *Gazette des Beaux-Arts*, t. 86, n° 1278-1279, 1975, p. 1-16.

19.. Estelle Masson, « Culturellement, manger c'est manger ensemble », dans *L'imaginaire de la table. Convivialité, commensalité et communication*, Jean-Jacques Boutaud (dir.), Paris, L'Harmattan, 2004, p. 115-131. Elle explique qu'« insister sur les plaisirs non nutritifs de la table c'est toujours dans un même temps opérer le détachement de l'alimentation du champ du besoin biologique et son rattachement au domaine du social. Le besoin biologique est commun à tous les êtres vivants tandis que les plaisirs du social sont postulés propres à l'homme », p. 126.

20.. Dans l'imaginaire collectif médiéval, le sauvage, homme sale et hirsute, vit dans la forêt, lieu par excellence du monde non cultivé, du monde non civilisé. Il échappe aux raffinements de la civilisation et l'un de symboles de leur sauvagerie se rencontre dans

leur manière de manger puisqu'ils mangent seuls et ignorent tout de la cuisine et des usages de la table. On les imagine dévorant à pleines dents la viande crue comme les bêtes. Leur façon de manger ne peut inspirer que le dégoût. Leurs pratiques alimentaires soulignent la distance qui les sépare des hommes civilisés. Voir Denys Cuche, *La notion de culture dans les sciences sociales*, Paris, La Découverte, 1996.

21.. Cité par Jean-Pierre Gutton, *Bruits et sons dans notre histoire*, Paris, PUF, 2000, p. 24.

22.. Manuscrit du XIV^e siècle, dont chaque sentence est attribuée à un personnage biblique, un poète ou philosophe de l'Antiquité ou du Moyen Âge. On peut lire des auteurs comme Augustin, Sénèque, Caton, Macrobe ou encore Boèce, Virgile et des sentences apocryphes de ces auteurs. La morale qui ressort de ce poème peut se résumer dans la maxime « *Garder le juste milieu* » attribuée à Socrate. Voir J. Morawsky, *Les diz et proverbes... op. cit.*

23.. Barbara Correll, *The End of Conduct : Grobianus and the Renaissance Text of the Subject*, Ithaca, Cornell University Press, 1996, p. 9.

24.. Nicholas Orme, « Children and Literature in Medieval England », *Medium Aevum*, n° 68, 1999, p. 218.

25.. Pour Bourdieu, la domination passe par le goût. La capacité des groupes dominants à se reproduire et à légitimer cette reproduction tient dans leur capacité à définir ce qu'une société tient pour distingué. Être dominant, c'est pouvoir définir les qualités que les membres de son groupe possèdent comme les qualités auxquelles la société confère de la distinction. Ce n'est plus la propriété des moyens de production qui permettent la domination, mais le goût socialement reconnu. C'est donc par l'intériorisation de certains goûts, et la capacité à montrer que ces goûts socialement valorisés sont naturels que les classes dominantes assurent leur reproduction. Le goût est incorporé, inscrit dans le corps à travers la taille, le volume du corps, les manières, les façons de manger, marcher, s'asseoir, parler... Le corps reflète un *habitus*, soit pour reproduire une position sociale dominante, soit en essayant de refléter les modes de présentation de classe d'une autre classe. Ce corps est un capital culturel qui est produit. Voir Pierre Bourdieu, « *Habitus, code, codification* » dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 64, sept. 1986, p. 40-44.

26.. La vertu comme juste moyenne d'après Aristote : « Ainsi tout homme averti fuit l'excès et le défaut, recherche la bonne moyenne et lui donne la préférence, moyenne établie non relativement à l'objet, mais par rapport à nous. De même toute connaissance remplit bien son office, à condition d'avoir les yeux sur une juste moyenne et de s'y référer pour ses actes. C'est ce qui fait qu'on dit généralement de tout ouvrage convenablement exécuté qu'on ne peut rien lui enlever, ni rien lui ajouter, toute addition et toute suppression ne pouvant que lui enlever de sa perfection et cet équilibre parfait la conservant. Ainsi encore les bons ouvriers oeuvrent toujours les yeux fixés sur ce point d'équilibre. Ajoutons encore que la vertu, de même que la nature, l'emporte en exactitude et en efficacité sur toute espèce d'art ; dans de telles conditions, le but que se propose la vertu pourrait bien être une sage moyenne. Je parle de la vertu morale qui a rapport avec les passions et les actions humaines, lesquelles comportent excès, défaut et sage moyenne. Par exemple, les sentiments d'effroi, d'assurance, de désir, de colère, de pitié, enfin de plaisir ou de peine peuvent nous affecter ou trop ou trop peu, et d'une manière défectueuse dans les deux cas. Mais si nous éprouvons ces sentiments au moment opportun, pour des motifs satisfaisants, à l'endroit de gens qui les méritent, pour des fins et dans des conditions convenables, nous demeurerons dans une excellente moyenne, et c'est là le propre de la vertu : de la

même manière, on trouve dans les actions excès, défaut et juste moyenne. Ainsi donc la vertu se rapporte aux actions comme aux passions. Là l'excès est une faute et le manque provoque le blâme ; en revanche, la juste moyenne obtient des éloges et le succès, double résultat propre à la vertu. La vertu est donc une sorte de moyenne, puisque le but qu'elle se propose est un équilibre entre deux extrêmes... La vertu est donc une disposition acquise volontaire, consistant par rapport à nous, dans la mesure, définie par la raison conformément à la conduite d'un homme réfléchi. Elle tient la juste moyenne entre deux extrémités fâcheuses, l'une par excès, l'autre par défaut ». Aristote, *Éthique à Nicomaque*, II, chap. VI, 1106 b - 35. Trad. J. Voilquin, Paris, Garnier-Flammarion, 1965.

27.. Jacques Le Goff, *La civilisation de l'Occident médiéval*, Paris, Flammarion, 1982, p. 328. (1^{er} éd. 1964).

28.. Érasme, *La civilité puérile*, précédé d'une notice sur les livres de civilité depuis le XVI^e siècle par Alcide Bonneau. Présenté par Philippe Ariès, Paris, Ramsay, 1977, 107 p.

29.. Baldassar Castiglione, *Le livre du courtisan*, présenté et traduit de l'italien d'après la version de Gabriel Chappuis (1580) par Alain Pons, Paris, Flammarion, 1991, 405 p.

30.. Giovanni Della Casa, *Galatée ou Des manières*, présenté et trad. de l'italien d'après la version de Jean de Tournes (1598) par Alain Pons, Paris, Librairie générale française, 1991, 120 p.

31.. Jean-Baptiste de La Salle, *Les règles de la bienséance et de la civilité chrétienne*, Rome, Maison Saint Jean-Baptiste de La Salle, 1964, 517 p.

32.. La bienséance, la civilité et la politesse enseignées aux enfants. Didier Érasme de Rotterdam, Jean-Baptiste de La Salle, Henri Bergson, textes réunis et présentés par Jean-Pierre Seguin, Bruxelles, Le Cri, 1992, p. 42.

RÉSUMÉS

Résumé : À la fin du Moyen Âge, tout un ensemble de règles d'éducation corporelle se mettent en place en Occident. De nombreux traités, enseignements, ouvrages didactiques et moraux s'intéressent notamment à la manière de contrôler son corps, voire de le dresser pour que l'individu intériorise et incorpore des logiques, des règles, des valeurs qui feront de lui, et aux yeux de son entourage, un être policé et courtois, maître de ses émotions et de ses gestes. Cette littérature tente de diffuser des usages, des significations, des normes sociales dans la société. Elle se donne pour objectif de modeler l'homme, de le transformer et que son corps devienne le produit d'un façonnage social. En définitive, il s'agit d'orienter les comportements de l'individu en société, de l'éduquer aux bonnes manières en enseignant le savoir-vivre. Le *Babee's Book*, traité anglo-normand sur l'éducation et la courtoisie diffusé au XV^e siècle auprès des jeunes nobles anglais fournit un bon exemple sur le service que doit accomplir le page, l'attitude à adopter en société, auxquels s'ajoutent des préceptes moraux inspirés, entre autre, par Caton. Ce traité sur les bonnes manières s'attarde sur les manières de la table, moment important de la sociabilité médiévale, mais il dispense également des conseils moraux, de nouveaux codes de comportement, de nouvelles règles de vie en société sur l'être et le paraître.

Abstract : At the end of the Middle Ages a whole set of rules on corporal education is set up in Western Europe. Numerous treatises, teachings, didactic and moral works take interest in the way one controls his body, even disciplines it, so he can interiorize and assimilate logics, rules, values that will make him, and in the eyes of his entourage, a civilized and courteous being, who is able to keep his actions and his emotions under control. This literature tries to spread customs, meanings, social standards in society. Its intention is to shape man, to transform him so that his body will become the result of a social moulding. Eventually, it is about orienting individual behavior in society, about teaching him good manners by inculcating « savoir-vivre ». The *Babe's Book*, an Anglo-Norman manual on education and courtesy released in the 15th Century for young English noblemen, provides a good example of what is expected of a page, of how to behave in society of behavior, to which are added moral precepts inspired, among others, by Caton. This treatise on good manners insists on table manners, an important moment in medieval sociability, but it also gives moral advice, new codes of behavior, new rules on life in society related to how to be and appear.

INDEX

Mots-clés : Angleterre, courtoisie, enfants, manières de table, Moyen Âge, noblesse, XVe siècle

Keywords : body, children, corps, courtesy, Éducation, nobility, table manners

AUTEUR

JÉRÔME THOMAS

L'auteur : Jérôme Thomas est doctorant en anthropologie historique et technicien ITRF à l'université de Montpellier III où il est rattaché à l'équipe d'accueil IRSA-CRI (Institut de Recherches Sociologiques et Anthropologiques – Centre de Recherche sur l'Imaginaire). Ses recherches portent sur la naissance de nouvelles normes de comportement à partir du XIII^e siècle dans les milieux cléricaux d'Europe occidentale et leur diffusion dans l'aire andine, au XVI^e siècle, après la conquête espagnole et la soumission de toute la Cordillère. Il a publié : *Corps violents. Corps soumis. Le policement des mœurs à la fin du Moyen Âge*, Paris, L'Harmattan, 2004.